

ayant pas trouvé, ils vinrent le lendemain me chercher jusqu'au lieu de notre retraite: ils n'étaient qu'à une portée de fusil, lorsque nous les découvrimus: tout ce que je pus faire, fut de m'enfoncer avec précipitation dans la forêt. Mais comme je n'eus pas le loisir de prendre mes raquettes, et que d'ailleurs il m'est resté beaucoup de faiblesse d'une chûte, où j'eus, il y a quelques années, la cuisse et la jambe cassées, il ne me fut pas possible de fuir bien loin. La seule ressource qui me resta, fut de me cacher derrière un arbre. Ils parcoururent aussitôt les divers sentiers frayés par les Sauvages, lorsqu'ils vont chercher du bois, et ils parvinrent jusqu'à huit pas de l'arbre qui me couvrait, et d'où naturellement ils devaient m'apercevoir; car les arbres étaient dépouillés de leurs feuillages: cependant, comme s'ils eussent été repoussés par une main invisible, ils retournèrent tout-à-coup sur leurs pas, et reprirent la route du Village.

C'est ainsi que, par une protection particulière de Dieu, j'échappai à leur poursuite. Ils pillèrent mon Eglise et ma petite maison: par-là ils me réduisirent à mourir presque de faim au milieu des bois. Il est vrai que, quand on sut mon aventure à Quebec, on m'envoya aussitôt des provisions; mais elles ne purent arriver que fort tard, et pendant ce temps-là je me vis dépourvu de tout secours et dans des besoins extrêmes.

Ces insultes réitérées firent juger aux Sauvages qu'il n'y avait plus de réponse à attendre, et qu'il était temps de repousser la violence, et de faire succéder la force ouverte aux négociations pacifiques. Au retour de la chasse, et après avoir ensemencé